



GIORNATE
degli **AUTORI**



SSIFF

Donostia Zinemaldia
Festival de San Sebastián
ZABALTEGI-TABAKALERA

QUITTER LA NUIT

UN FILM DE DELPHINE GIRARD

VERSUS PRODUCTION PRÉSENTE



QUITTER LA NUIT

UN FILM DE
DELPHINE GIRARD

2023 - DRAME | BELGIQUE, FRANCE - FRANÇAIS | SCOPE - 5.1 - 2K - 1H48

PRESSE

MONICA DONATI
monica.donati@mk2.com
55 rue Traversière - 75012 Paris
01 43 07 55 22

PROGRAMMATION

MARTIN BIDOU & MAXIME BRACQUEMART
martin.bidou@hautetcourt.com
maxime.bracquemart@hautetcourt.com
01 55 31 27 63
01 55 31 27 24

MARKETING

MARION THARAUD & PIERRE LANDAIS
marion.tharaud@hautetcourt.com
pierre.landais@hautetcourt.com
01 55 31 27 32
01 55 31 27 52

DISTRIBUTION

HAUT **ET** COURT
LAURENCE PETIT
distribution@hautetcourt.com
01 55 31 27 27
www.hautetcourt.com

SYNOPSIS

UNE NUIT, UNE FEMME EN DANGER APPELLE LA POLICE. ANNA PREND L'APPEL. UN HOMME EST ARRÊTÉ.
LES SEMAINES PASSENT, LA JUSTICE CHERCHE DES PREUVES, ALY, ANNA ET DARY FONT FACE AUX ÉCHOS
DE CETTE NUIT QU'ILS NE PARVIENNENT PAS À QUITTER.

DELPHINE GIRARD



À P R O P O S

De père canadien et de mère belge, Delphine Girard grandit à Bruxelles.

D'abord comédienne, elle suit une formation de réalisatrice à l'INSAS. Son film de fin d'étude, *MONSTRE*, est remarqué et primé dans plusieurs festivals en 2015.

Son troisième court métrage, *UNE SŒUR*, figure dans la sélection de l'Oscar du meilleur court-métrage 2020.

QUITTER LA NUIT est son premier long-métrage.

F I L M O G R A P H I E

2023 - *QUITTER LA NUIT*

2020 - *UNE SŒUR*
COURT - NOMINÉ AUX OSCARS®

2017 - *CAVERNE*
COURT

2014 - *MONSTRE*
COURT



ENTRETIEN AVEC DELPHINE GIRARD

ENTRETIEN | JULIETTE GOUDOT

**Votre court-métrage UNE SŒUR (2018),
nominé aux Oscars® en 2020,
est le prélude de QUITTER LA NUIT et met
directement le spectateur sous tension.**

UNE SŒUR est inspiré d'une histoire réelle qui s'est passée aux États-Unis, à travers un appel enregistré découvert par hasard sur Youtube (où une jeune femme avait pu être sauvée grâce à l'intervention d'une opératrice par téléphone, Ndlr). En faisant des recherches j'avais vu que la jeune femme de la voiture ne s'était pas rendue au procès et ça m'avait beaucoup déstabilisée. On était à la veille du tournage d'UNE SŒUR et ça a influencé la fin du film, avec l'envie qu'on ne termine pas sur une note complètement rassurante, mais plutôt agitée. Dans les mois qui ont suivi la présentation et les discussions autour d'UNE SŒUR, la suite de cette histoire continuait de m'habiter. Mais si le cinéma est un bon endroit pour le thriller, l'après-coup de l'action m'intéresse tout autant.

Qu'arrive-t-il à ces trois personnages, à cette fille ? Que s'est-il passé dans la vraie vie pour qu'elle ait le courage de se sortir d'affaire avec autant d'intelligence mais qu'elle ne puisse plus porter sa voix au procès ? Ces questions ont grandi en moi sans que je voie tout de suite la forme que ça allait prendre. J'ai commencé à rencontrer des avocats, une commissaire de police, je suis allée assister à des procès. J'essayais de voir comment ça pouvait influencer sur mes personnages. UNE SŒUR est sorti pendant la vague MeToo. Les discussions étaient très actives sur le sujet mais j'avais la sensation que ce que j'entendais en termes de libération de la parole des femmes ne collait pas à ce que j'observais dans les institutions.

Vos trois personnages s'inscrivent chacun dans des trajectoires très précises et se confrontent les uns aux autres et à ce que la justice leur propose.

Dans ce que j'observais du système judiciaire j'ai constaté un décalage entre ce que vivent les gens, ou ce qu'ils auraient besoin de vivre et ce que proposent les institutions. Il y a par exemple une demande aux victimes d'être irréprochables et parfois de se surjouer comme victimes pour être entendues. Or ce que je savais du personnage d'Aly (interprétée par Selma Alaoui) c'est qu'elle ne serait pas intéressée par cette posture. Pour le personnage de Dary (Guillaume Duhesme) j'avais envie de savoir comment il se racontait les faits à lui-même, alors qu'il doit se défendre face à la justice. Allait-il être forcé de se regarder en face ? Pour le personnage de l'opératrice (Veerle Baetens), c'était encore une autre ligne. Anna fait partie d'une institution, elle a fait son travail mais dans quelle mesure cette histoire continue-t-elle de l'accompagner ? J'avais le pressentiment que pour elle ça ne s'arrêtait pas à la fin de l'appel, qu'elle voulait faire partie de cette histoire. L'écriture du long a commencé comme cela, en imaginant comment chaque personnage évolue et en observant ce que ça peut produire de les mettre côte à côte, dans une histoire qui contient leurs trois points de vue. Je ne voulais pas d'une histoire à charge, ni qu'un personnage soit exclu. Les confronter m'intéressait.

Comment avez-vous utilisé et travaillé les différents genres cinématographiques - réalisme, drame social, suspense, thriller - pour enrichir les différents aspects de votre film ?

Pour moi cette histoire-là se trouve à la croisée de tous ces genres. Les personnages doivent faire à une nuit d'angoisse et puis aux vagues successives de l'après-coup (policières, judiciaires, quotidiennes...). Ils traversent des situations, des émotions et des temporalités différentes et je trouvais intéressant que les spectateurs les traversent avec eux. Je voulais construire un récit qui laisse la place à la complexité de ces récits-là. Laisser les personnages nous montrer comment ils passent au travers, comment ils continuent de s'appartenir. Dans l'écriture ça m'intéresse d'être dans une démarche de compréhension pour pouvoir déconstruire certains actes par la suite, même si ça n'est pas une posture confortable. Ça n'a pas été confortable de réfléchir à ce qui a amené Dary à cet endroit de violence, mais je pense qu'on ne peut pas faire l'économie de cette réflexion. Il y a une part d'ambiguïté et de contradiction dans ces histoires que la réponse judiciaire ne parvient pas à prendre en compte. Ça m'intéressait de voir ce que le cinéma avait à dire de ces ambivalences.

“ Ça m'intéresse d'être dans une démarche de compréhension, même si ça n'est pas une posture confortable. ”

Votre écriture est en effet très contemporaine dans la manière d'épouser les points de vue pour tenter de tracer les contours de cette fameuse zone grise, celle du consentement, qui reste toujours difficile à discerner au niveau des structures institutionnelles, judiciaires, hospitalières ou policières. Mais comment placer alors votre point de vue de mise en scène ?

Les quinze premières minutes sont un peu à part dans le film. Je n'avais pas envie de filmer l'effroi de Aly de pleine face. J'ai préféré placer le spectateur à l'arrière de la voiture pour qu'on puisse ressentir ce que ça fait d'être embarqué sans avoir le contrôle. Pour la suite du long-métrage j'avais envie de regarder les trois personnages à même distance mais avec des nuances. Tant que Dary n'accepte pas son acte, j'avais du mal à me sentir proche de lui. Avec ma cheffe-opératrice Juliette Van Dormael on a fait le choix de travailler sur des lumières qui le rendaient moins accessible tant qu'il se ment à lui-même. De la même façon mais pour des raisons différentes, le personnage d'Anna est un peu flottant car elle est elle-même coincée dans sa propre vie, déconnectée d'elle-même. Pour Aly nous étions guidés par la dignité du personnage, l'idée qu'elle continue de s'appartenir, qu'elle a le droit de faire des erreurs, de nous échapper, d'être libre, malgré ce qui lui est arrivé. Nous essayions d'observer qu'elle est plus complexe que la case de victime dans laquelle on veut la faire rentrer.

Comment avez-vous envisagé la représentation de l'agression ?

Ça a été une grosse question pour nous, d'un point de vue narratif et aussi éthique. On a tellement vu ces scènes de violence envers les femmes au cinéma qui ne sont qu'un prétexte à une érotisation ou qui produisent une sidération totale. J'avais donc à cœur de ne pas montrer le viol. Notre choix a été de montrer comment tout dérape pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur l'aspect violent.

“ J'avais envie de regarder les trois personnages à même distance mais avec des nuances. ”

Montrer le début de l'empoignade permettait d'évacuer le doute, si quelqu'un en avait encore et montre aussi que cette violence, bien que réelle, n'a pas laissé les traces ou preuves tangibles que demandent la justice. Cette scène est revisitée dans le point de vue de Dary, c'est lui qui a besoin de regarder et d'assumer enfin cette violence qu'il a déniée pendant tout le film.

Quel est le rôle du cinéma selon vous ?

Le cinéma a l'immense pouvoir de nous faire éprouver d'autres vies que la nôtre. C'est un exercice d'empathie incroyable. On fait, émotionnellement, l'expérience d'une chose jamais vécue. À titre personnel dans mon adolescence, les films ont été des consolations énormes, des rencontres, des mises en commun de ressentis et de mots tout à coup éclairés. C'était d'un réconfort immense, une connexion au monde. J'ai eu une grosse phase danoise, je regardais en boucle les films du Dogme95 comme FESTEN... J'étais fascinée par DOGVILLE de Lars von Trier. Je regardais FISH TANK d'Andrea Arnold (2009) ou VOLVER de Pedro Almodovar (2006) et ça me donnait corps. Pour moi les films sont des compagnons de route, des miroirs, des fenêtres.



“ On a tous envie de penser qu'on aurait une justesse morale si notre enfant était un agresseur mais ça n'est pas vrai. ”

Vous filmez les multiples déflagrations que peut provoquer un acte de violence masculine au sein de différentes familles...

Oui ça m'intéressait de filmer la deuxième ligne de conséquence d'une agression, et de montrer les autres vies qui sont impactées par cet acte. C'est une manière de montrer que nous sommes tous concernés par ces questions-là, à un certain degré. Je m'intéresse au moment qui vient après l'horreur, quand toutes les secondes lignes subissent les dommages de ce genre de violence. Le surlendemain où l'on doit retourner au boulot, s'occuper de ses enfants, avouer qu'on est inculpé à sa mère... La vie continue, c'est à la fois génial et terrible. Il y a une forme d'injustice dans la manière dont les êtres sont impactés. Aly et Dary ne le sont pas de la même façon dans leur vie quotidienne et cette pensée-là m'agitait.

Comment avez-vous choisi Veerle Baetens pour le rôle d'Ana, l'opératrice ?

J'avais rencontré Veerle sur le tournage du film DUELLES d'Olivier Masset-Depasse où j'étais coach pour les enfants et j'ai eu le privilège de la voir jouer pendant 26 jours. Je l'ai ensuite convaincue de jouer dans mon court-métrage car je ne voyais pas quelle autre actrice pourrait me donner accès à une telle intériorité. Pour un personnage qui écoute c'était très important. Lorsque Veerle joue tout son corps change, sa manière de bouger se modifie, c'est très impressionnant. J'ai une admiration infinie pour son éthique de travail et son engagement.

Veerle m'a aussi appris énormément de choses sur le personnage, à un moment ça devient un dialogue, une co-création. Ana est quelqu'un pour qui beaucoup de choses arrivent trop tard, il y a une sensation de gâchis et à la fois elle s'aventure dans de nouveaux territoires à la fin du récit.

Comment voyez-vous le personnage d'Aly jouée par Selma Alaoui ?

J'ai découvert Selma au théâtre il y a quelques années et elle m'avait beaucoup marquée. Il y avait une évidence pour moi de travailler avec elle. Après le tournage du court, nous avons passé du temps ensemble et ce qu'elle est a profondément influencé le personnage d'Aly, dans sa vitalité et son humour, dans la dignité et la puissance que Selma lui apporte. Le titre de travail du film était LE PLUS VIVANT POSSIBLE et ça rendait hommage à sa capacité au vivant. Aly vient aussi de se séparer du père de sa fille mais ça n'est pas quelqu'un qui est dans la plainte, ce que j'admire beaucoup, elle fait avec la vie. Dans le film on observe ce personnage dans une histoire qu'elle n'a pas vu venir et qui l'impacte plus qu'elle ne le voudrait, ça m'intéressait, à titre personnel, d'observer comment ce personnage dont j'admire la force et l'intelligence se débat avec tout ça.

Dans le rôle de la mère de l'agresseur Dary, on retrouve Anne Dorval, la mère de MOMMY de Xavier Dolan, qui est plutôt dans le déni...

Je tiens beaucoup au personnage de la mère. On peut dire qu'elle est dans une forme de déni mais en éprouvant ce personnage à l'écriture je ne vois pas ce qu'elle pouvait faire d'autre. On a tous envie de penser qu'on aurait une justesse morale si notre enfant était un agresseur mais ça n'est pas vrai.



Quand on aime quelqu'un on n'accepte pas de voir les choses de la même façon. Certainement que Dary est un bon fils, elle l'élève depuis qu'il est enfant, elle doit bien sentir que quelque chose ne va pas mais cette notion d'agression est irréconciliable avec sa perception de lui, avec sa vie à elle. Or les deux cohabitent et cette pensée a quelque chose d'insupportable. Ça serait plus simple que Dary soit un monstre en tout point et dans tous les aspects de sa vie mais ça n'est pas la réalité. La majorité des agresseurs ne sont pas des êtres isolés, ce sont nos proches, nos frères, nos pères et ils mènent des vies normales, banales.

On comprend aussi que Dary joué par Guillaume Duhesme est un homme qui subit lui-même une forme de domination sociale, d'humiliation et d'injonction à la virilité qui l'abîment...

Oui et ça n'est en aucun cas une excuse ; mais à l'écriture ça a été un choix de montrer un personnage véritablement agi par la frustration. Il était très important pour moi que l'on comprenne sans méprise que le moteur de la violence chez lui n'est pas le désir érotique mais la frustration. Avec Guillaume, on se connaît depuis longtemps. Il est également réalisateur et scénariste et son positionnement m'a beaucoup aidée. Guillaume n'essayait pas d'excuser Dary, il a plongé dans l'enjeu de cette violence-là et a complètement assumé d'être celui qu'on questionne. Il a pris ce poids sur lui avec beaucoup de solidarité, c'était très beau.

Inversement vous filmez une jeune sœur (Lucie, jouée par Adèle Wismes) très combative au côté d'Aly et un jeune garçon qui parle d'amour, presque une autre génération.

Oui j'avais une image très joyeuse de ce duo de sœurs dans ce qui précède cette histoire, très fonctionnel, très drôle. Lucie a une vision de comment elle veut aider sa sœur qui ne convient pas forcément à Aly mais elle est là et petit à petit la vie se réinvite.

À côté de cela Joshua, le beau-fils d'Anna de 14 ans, lui parle d'amour, de sa peur et de la beauté de cet espace de jeu qu'il s'apprête à aborder et pour moi c'est une source d'espoir de cette génération qui arrive et qui va faire mieux.

Le film s'achève par une mise en mouvement des femmes.

La sororité est la base de ma construction. Une énorme part de la résilience se situe là, dans la mise en commun avec les amies et la possibilité de digérer ensemble ce qui est vécu. Des femmes qui s'entraident, qui avancent ensemble et qui se disent : si tu t'effondres je serai là et on sera nombreuses à en faire quelque chose. Dans le film, cette voie est la seule source de réconfort possible pour les personnages, là où la justice et les institutions peinent à répondre à ce qui est vécu par Aly. La sororité agit dans ma vie et dans celle des personnages comme un antipoison. Ça n'enlève rien à ce qui est arrivé mais ça leur permet de vivre quand même.

“ La sororité agit dans ma vie et dans celle des personnages comme un antipoison. ”

Entretien réalisé à Bruxelles, le 11 août 2023.



LISTE ARTISTIQUE

Aly SELMA ALAOUI
Anna VEERLE BAETENS
Dary GUILLAUME DUHESME
Laurence ANNE DORVAL
Pierre GRINGE

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et scénario	DELPHINE GIRARD	Musique originale	BEN SHEMIE	Directrice de production	CAROLINE TAMBOUR
Image	JULIETTE VAN DORMAEL	Décors	EVE MARTIN	Régie	AUORE BENOÎT
Scripte	MORGANE AUBERT-BOURDON	Costumes	ORIOLE NOGUES	Production	VERSUS PRODUCTION COLONELLE FILMS HAUT ET COURT THE REUNION
Montage	DAMIEN KEYEUX	Maquillage	SAORI MATSUI		
Son	PABLO VILLEGAS LUCAS LE BART	Coiffure	PASCAL JORIS		
Montage son	MARIE-PIERRE GRENIER	Casting	CHRISTOPHE HERMANS ANGÈLE BARDOUX		
Mixeur	BERNARD GARIEPY STROBL				

HAUT **ET** COURT